

années qui viennent de s'écouler, un grand nombre de personnes se sont lancées dans des entreprises industrielles qui n'avaient pas leur place dans le pays, et que plusieurs de ces personnes, comme quelqu'un l'a récemment bien dit, ne possédaient ni l'intelligence ni les fonds nécessaires pour conduire à bonne fin leur entreprise. Bien que je sache que nos banques soient généralement bien administrées et conduisent leurs affaires avec prudence, et bien que mon intention ne soit pas de dire qu'elles en cèdent aucunement sous ce rapport aux institutions de ce genre aux Etats-Unis ou dans la Grande Bretagne, cependant je dirai que certains établissements financiers de ce pays ne sont pas tout-à-fait sans reproches. Tous ceux qui connaissent la façon dont sont conduites les affaires de banques savent que, lorsqu'elles ont de grandes sommes accumulées, les banques sont portées à accorder un fort montant d'escompte à des hommes de paille. Rien que les banques puissent faire ne saurait leur nuire, comme d'encourager des aventuriers de cette classe qui se lancent dans des spéculations ; et je n'hésite pas à dire que la crise est en partie due à ce qui s'est fait dans ce sens. Je répète que je ne veux pas dire que nos banques soient pires que celles des autres pays ; je dis seulement que c'est une pratique autant que je sache commune à toutes les banques, que d'accorder, à ces personnes, dans les temps d'abondance de fonds, de l'escompte à des conditions que rejetterait une prudente gestion. Voilà, M. l'Orateur, quelles sont les principales causes locales qui, d'après ce que j'ai pu voir, ont amené la crise actuelle. Mais on doit remarquer qu'elle a été considérablement aggravée par des causes extérieures, sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. La Chambre sait que le peuple américain traverse depuis deux ou trois ans des temps très-difficiles. La Chambre sait aussi qu'il est tout-à-fait impossible à une population aussi peu nombreuse que la nôtre, placée dans le voisinage immédiat d'une nation de quarante-quatre millions d'âmes, le long d'une frontière de 2,000 à 3,000 milles—la Chambre, dis-je, sait qu'il est tout-à-fait impossible qu'une dépression se fût sentir longtemps aux Etats-Unis sans avoir un sérieux contre-coup ici.